

C'est la vie, n'est-ce-pas ?

PAR PHAN VĂN TRƯỜNG JJR 64



Il arrive parfois que la corruption devient tellement courante qu'on finit par la trouver normale.

L'autre jour, j'étais témoin d'une scène épique sur une bretelle de voies rapides reliant le centre de Saigon à Thủ Đức. Souvenez vous, Thủ Đức était il y a cinquante ans une petite ville à part, au nord de Saigon. Elle abritait des pépiniéristes, des fleuristes et un célèbre village universitaire, où vivaient des professeurs d'Université à qui l'on avait attribué des lots de terrains viabilisés, lesquels professeurs avaient vite transformé leur pré carré en villas fort agréables à l'œil. De nos jours la ville a été administrativement annexée à Saigon, en est même devenue un nouvel arrondissement. Elle abrite entre autres un gigantesque campus de 600 hectares où campent 8 facultés et deux grandes résidences estudiantines.

Chaque jour, à la sortie du campus, c'est toujours la même scène. Des agents de polices sortant de nulle part, agglutinés par douzaine sur la bretelle, arrêtent les conducteurs fautifs. De quoi, on se le demande.

Imaginez une bretelle de route en courbe, avec des entrées et sorties nombreuses. Il est très difficile de reconnaître sur quelle voie on roule car aucun marquage de peinture n'est visible. Le trafic à cet endroit est très parsemé, et l'on notera que ce sont toujours les endroits les plus déserts que les policiers choisissent pour sévir.



Les gens qui passent en mobylette, pour la plupart des gens très modestes, des étudiants, des agriculteurs, des vendeurs de tout et de rien, se font tous arrêter. Pour bien comprendre ce qui va se passer, il faut savoir que récemment le Parlement avait décrété que désormais nul ne doit changer de route sans avoir au préalable allumé ses clignotants. Au delà du simple bon sens, la mesure avait été concoctée comme une obligation pénalisable.

Un jour, j'ai été moi-même mêlé à cette mésaventure collective. Un de mes étudiants avait bien voulu me prendre en moto pour me permettre de rejoindre un arrêt d'autobus. Et ce qui devait arriver arriva, ça n'a pas manqué, ils ne nous avaient pas raté, bien évidemment pas. Des agents plutôt amusés nous expliquaient que nous n'avions pas mis le clignotant pour signaler notre manœuvre, crime ô combien grave sur cette route quasiment déserte. Nous rétorquions gentiment que nous allions tout droit et que ce serait bien la première fois qu'il fallait mettre un clignotant pour aller tout droit. Mais non, mais non, répondaient-ils en chœur, qu'en fait pour rester sur l'autoroute il fallait tourner comme si on sortait. Et comme nous allions tout droit, cela voulait dire que nous prenions en fait la sortie. Et si c'était pour sortir, il fallait penser mettre les clignotants. Impeccable raisonnement. Avouez que c'est tout de même confus.

Je descendis de nos deux roues et laissai d'abord mon étudiant se débrouiller avec les flics. En bon ingénieur, des Chaussées et des Ponts de surcroît, j'analysais le bien fondé des paroles des agents. Et je dus reconnaître qu'ils avaient raison, non sans avoir regardé moi-même de près le problème. On pouvait cependant remarquer que le dessin routier pouvait prêter à confusion, notamment pour ceux qui l'empruntent pour la première fois. En effet, on serait sensé sortir de l'autoroute en allant tout droit. Nous avions incontestablement oublié de mettre les clignotants...enfin bref, nous étions fautifs.

Ce qui serait vicieux dans cette histoire c'est précisément que les policiers avaient repéré eux aussi l'ambiguïté pour « faire leur journée ». En France on pourrait même imaginer faire un procès à l'Etat pour défaut de signalisation, mais nous sommes au Vietnam.

* * *

Nous nous attendions de la part des flics à un véritable sermon du genre ô combien classique:

- Savez vous que vous avez commis une faute très grave ? Ca vaut un retrait de permis. Et puis on vous confisque aussi le véhicule !

Mais rien de tout cela.

Mon étudiant demanda naïvement combien. Cent mille dongs (5 dollars) répondit machinalement l'agent. Une faute de signalisation c'est cent mille rajouta-t'il. Une traversée de ligne continue, deux cents. Rouler à contre-sens, trois cents. C'est le tarif pour les motocyclettes ! L'agent ne se rendait pas compte qu'il pouvait aller en prison après tout ce discours, car les tarifs en question sont illicites.

Les voici vos cent mille dongs. Je lui tendis le billet en voulant payer à la place de mon étudiant. J'en profitais même pour demander le tarif pour les voitures particulières, histoire de me divertir. L'agent n'était pas gêné le moins du monde par cette question et y répondit froidement. Il avala le billet comme le ferait une baleine gourmande et nous laissa partir. Bien entendu, pas le moindre reçu !

Un taxi que je pris quelques jours plus tard me renseigna davantage : Ces agents peuvent faire en une seule journée leur salaire mensuel. D'ailleurs rajouta-t'il, un poste d'agent de circulation vaut très cher sur le marché des emplois. Bien plus cher que le travail de bureau. On aurait cru à l'inverse. De nos jours, rajouta le taxi, on peut dire que les agents de rue sont devenus de riches citoyens. On a compris, pour fabriquer des millions illégalement dans l'exercice du métier, il convient d'acheter tout aussi illégalement le poste. Les avantages inhérents venant rembourser l'investissement comme un vénial amortissement comptable.

Après tout, c'est la vie, ne croyez-vous pas ?

* * *

Pas plus tard que le lendemain, je devais me rendre aux impôts de mon arrondissement. Je serais fort indélicat si je disais ouvertement le nom de l'arrondissement. Ce serait une dénonciation voire une délation, compte tenu de ce dont j'avais été témoin.

Il y avait une bonne queue d'attente. Une dame était juste devant moi au comptoir. Après avoir réglé son dû elle demanda un reçu. Quoi de plus normal. Ecoutez bien la réponse donnée par la guichetière :

- On ne peut pas vous donner de reçu aujourd'hui. Nous attendons que tout le monde aura payé, puis nous ferons le total de l'impôt reçu. Nous vous donnerons une photocopie du total payé. Ce sera la preuve que vous avez réglé vos impôts.

La dame insista :

- Mais est-ce que sur la photocopie en question, vous mentionnerez le montant que j'ai payé moi. Oui moi, pas les autres.
- Non madame, pourquoi ? pour nous vous êtes en règle.
- La dame insista : mais si demain quelqu'un devait vous remplacer, comment je vais prouver moi que j'ai réglé mon dû ?
- vous ne connaissez rien à ce que je vois. On fonctionne comme ça depuis toujours ! Ma pauvre dame, les fonctionnaires qui ont acquis leur postes sont réputés indéboullonnables !

Ahurie, la dame se retourna vers moi, l'air de dire : non mais vous avez vu ça ? La guichetière garda son calme, car s'il était vrai que ça fonctionne comme ça depuis toujours, que pourra-t'on dire de plus ?

Lorsque mon tour arriva, je n'avais même pas eu droit aux explications. La préposée prit l'argent cash et me renvoya sans autre forme de procès. Ce que l'histoire ne dit pas c'est que la guichetière en question habite pas loin de chez moi. Le voisinage raconta qu'elle possède trois appartements à louer et trois gosses qu'elle avait envoyés faire leurs études aux USA.

Après tout, c'est la vie n'est ce pas ? Vous avez quelque chose contre cette pauvre guichetière ?

* * *

L'autre jour je reçus sur mon iPhone un message d'un de mes anciens étudiants. Mi triste, mi-contrit.

Mon étudiant, devenu architecte, me raconte que son chef venait de le convoquer pour lui dire qu'il est très content de son travail. Tant et si bien qu'il pourrait aisément postuler une promotion.

Naïvement, le subordonné lança alors à son chef :

- Je suis très honoré. C'est quoi postuler une promotion ?
- Allez demander à vos prédécesseurs, ils vous le diront et vous comprendrez.

La démarche fut aussitôt faite. Plus tard l'étudiant m'appela au téléphone et me dit :

- C'est trop cher , Prof.
- Quoi c'est cher ?
- La promotion. Deux ans de salaire. Je n'ai pas l'argent. On m'expliqua qu'il n'y avait pas besoin d'avoir de l'argent. Car le poste en question permettrait d'en fabriquer.
- Comment ?
- En suscitant des besoins et en introduisant des requêtes, Prof. Ou encore en embauchant des adjoints à qui on aura pris soin d'annoncer la couleur ! Trois adjoints ce serait six années de salaire qu'on empoche. On me dit même que les deux années de salaire en question seraient amorties en six mois..., mais c'est pas cela qui est terrible !
- Quoi encore ?
- On me présenta la proposition en l'assortissant d'une menace.
- Laquelle, dites-moi
- Ben voilà, si je ne veux pas marcher, d'autres seraient promus à ma place.
- Qui , t'ont-ils dit ?
- Oui, mon propre adjoint, bien plus jeune que moi, deviendrait mon chef !
- Mon enfant, je lui adressai la parole, faites comme tous les autres, que veux tu que je te dise ? Vas à la Banque emprunter la somme nécessaire et satisfais les conditions demandées !

Et je rajoutai :

- Tu n'as pas le choix dis-toi bien ! C'est la vie mon vieux. Il ne faudrait pas que tu t'antagonises avec toute la société civile qui t'entoure, puisque tout le monde marche comme cela ?

* * *

Le soir, je ne pus fermer l'œil après cette histoire. Le ver est dans le fruit, me dis-je. Bien pire, tout le monde a tellement pris l'habitude de manger des plats pourris et vermoulus, tant et si bien que les plats bien frais, eux, n'exerceraient plus beaucoup d'attrance.

Autant rester philosophe. C'est la vie, n'est-ce-pas ?

PHAN VĂN TRƯỜNG JJR 64